



HAL
open science

Penser le lieu comme discours

Daniel Chartier

► **To cite this version:**

Daniel Chartier. Penser le lieu comme discours. Stéphanie Vallières; Marie Parent; Daniel Chartier. L'idée du lieu, 34, UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL, pp.15-25, 2013, Cahiers Figura, 9782923907321. hal-02288699

HAL Id: hal-02288699

<https://hal.science/hal-02288699>

Submitted on 15 Sep 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Daniel Chartier
Université du Québec à Montréal

Introduction.
Penser le lieu comme discours

Posons l'hypothèse que le lieu — ou l'idée du lieu, nous y reviendrons — existe d'abord et avant tout comme un réseau discursif, donc comme une série et une accumulation de discours, qui en détermine et façonne les limites, les constituantes, l'histoire, les paramètres, etc. Par discours, entendons tout à la fois la fiction (romans, films, chansons, poèmes, pièces de théâtre, légendes) et le documentaire (reportage, guides de voyage, récits de vie, histoires personnelles), qu'il soit fixé (par l'écrit, l'enregistré, la mémoire collective) ou passager (conversations, racontars).

Selon cette hypothèse, l'existence discursive du lieu accompagnerait son existence *réelle* (dès le départ, cet adjectif pose problème dans cette perspective), soit sa matérialité, l'expérience vécue de ceux qui l'habitent ou le visitent, etc. Pour tout lieu, on constaterait ainsi une double existence : discursive (ce qu'on en dit) et phénoménologique

(ce qu'on en sait par l'expérience). En cela, nous reprenons ici une distinction fort utile de la langue inuite (que le français ne suggère pas), expliquée par le linguiste Louis-Jacques Dorais¹ : *qaujima-*, ce que je sais parce que je l'ai vécu, et *tusauma-*, ce que je crois savoir parce qu'on m'a dit que cela existe. Un savoir de l'expérience et un savoir du discours : à la fois complémentaires, distincts et concurrents.

Ceci dit, et comme l'a suggéré Gilles Bertrand pour la peinture², le discours n'est pas que rapporté par les autres : dans tous les cas, il permet de donner au lieu une épaisseur qui dépasse sa simple topographie (ou matérialité) en ajoutant une (ou des) subjectivité(s) qui accentue(nt) l'attention sur l'usage et les comportements humains. En ce sens, retenons une fois de plus que discours et matérialité sont indissociables dans la construction, l'interprétation et la reconnaissance du lieu.

Il n'y a pas, *a priori*, l'une de ces existences qui soit plus importante que l'autre : le lieu existe à la fois par sa matérialité et par son discours. Il n'y a même pas, comme nous le démontrerons plus loin, d'antériorité de l'une sur l'autre : certains lieux existent d'abord par le discours, d'autres par l'expérience et la matérialité. Certains ont une existence discursive presque inexistante (du moins, peu dense) bien qu'ils soient largement habités, d'autres au contraire ont une longue, vaste et riche existence discursive sans qu'ils n'existent dans la réalité matérielle.

Cette durée, cette étendue et cette densité du discours permettent de poser une seconde hypothèse par rapport à l'idée du lieu : c'est bien souvent et d'abord par l'existence discursive que le lieu peut survivre dans le temps, au-delà même de son existence matérielle, que le lieu

1. Louis-Jacques Dorais, « Introduction. Un homme exceptionnel », Taamusi Qumaq, *Je veux que les Inuit soient libres de nouveau*, Québec, Presses de l'Université du Québec, coll. « Imaginaire Nord | Jardin de givre », 2009, p. 24.

2. Gilles Bertrand, « La peinture comme lieu de mémoire. De son rôle dans la constitution de l'image de Venise », Daniel J. Grange et Dominique Poulot [dir.], *L'esprit des lieux. Le patrimoine et la cité*, Grenoble, Presses de l'Université de Grenoble, 1997, p. 106-115.

peut exister pour ceux qui ne l'ont pas (encore) connu par l'expérience (est-ce qu'il y a plus de gens qui savent ce qu'est l'île de Pâques que de gens qui l'ont visitée?), et que le lieu peut se construire comme une pluralité de points de vue, qu'ils soient convergents ou parallèles, pluralité construite par l'accumulation dans le temps des discours le concernant et/ou par la concurrence simultanée de discours pendant une période donnée³.

Dans sa démonstration des « synthèses passives du processus de lecture⁴ », Wolfgang Iser avait suggéré que la synthèse accomplie par la lecture d'un texte est un acte qui transcende l'ensemble des interprétations partielles issues du fil de sa compréhension, tout en en étant la somme et le résultat. Pour l'étude du discours, l'avantage de cette proposition vient de l'inclusion du temporel dans la compréhension et la synthèse : l'ajout d'une interprétation partielle peut ainsi modifier — ou pas, selon son importance, sa réception et sa pertinence — la synthèse. Si l'on pose comme je le suggère ici que le lieu est la somme des discours et des expériences le concernant, on voit bien comment le principe des synthèses successives de Wolfgang Iser nous permet de proposer une définition « organique » du lieu, puisque tout discours sur celui-ci ou l'expérience de ce dernier pourrait en modifier la synthèse, donc modifier ce qui est l'idée de ce lieu. De plus, bien qu'il s'agisse d'une construction discursive variable dans le temps, l'idée du lieu n'en est pas pour autant insaisissable : les synthèses successives en stabilisent le contenu, permettant à la fois l'ajout de nouveaux discours et la considération de ceux qui les précèdent. L'ordre chronologique d'émergence des discours importe, mais il n'est jamais régulier : une représentation peut surgir et n'avoir aucun effet, ou au contraire

3. Sur ce principe de la concurrence et de l'accumulation des discours, inspiré des travaux de Wolfgang Iser (*L'acte de lecture*, traduit de l'allemand par Evelyne Szynger, Bruxelles, P. Mardaga, coll. « Philosophie et langage », 1985 [1976], 405 p.), voir Daniel Chartier, *L'émergence des classiques*, Montréal, Fides, 2000, 307 p. et l'application proposée dans le cas du discours de presse étranger sur l'Islande dans Daniel Chartier, *La spectaculaire déroute de l'Islande*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2010, 234 p.

4. Wolfgang Iser, *op. cit.*, p. 245-286.

elle peut éclipser les précédentes, ou même nous forcer à toutes les réinterpréter. Ainsi l'idée du lieu doit être comprise comme une synthèse collective, issue d'un ensemble de synthèses parallèles et individuelles, qui trouvent leur place dans un processus continu d'accumulation et de concurrence des discours.

La complexité du problème de la complétude du monde et de l'impossibilité, pour Aristote⁵, de concevoir la notion de « vide », que Henri Bergson⁶ a tenté d'interpréter en termes de déplacements et de limites nécessaires à la notion de « lieu », ouvre, pour notre propos sur la discursivité du lieu, la possibilité d'imaginer une alternance entre la préséance de l'idée du lieu et du lieu lui-même, ou, comme nous le posons ici, entre le discours sur le lieu et l'existence matérielle du lieu. En acte et en puissance, le lieu a certes besoin de limites pour se distinguer d'autres lieux, ou même pour émerger du concept plus vague d'« espace », mais ces limites doivent toujours être posées comme relatives : elles se comprennent comme une concentration plus ou moins grande et plus ou moins cohérente de discours. Les « limites » du lieu, de ce point de vue, s'éloignent de la stricte spatialité pour s'inscrire dans des paramètres proprement discursifs, soit la densité et la cohérence.

Le géographe Yi-Fu Tuan a proposé, dans son essai *Espace et lieu. La perspective de l'expérience*⁷, de réfléchir au rapport entre la notion de lieu et celle d'espace mythique. En se basant sur l'image de l'homme, il considère que l'espace mythique serait une construction intellectuelle qui répond au besoin de prolonger la connaissance *au-delà* de l'expérience. En plaçant le corps comme la condition première

5. Aristote a traité du lieu dans son « Livre IV », *La physique*, traduit du grec par Annick Stevens, Paris, J. Vrin, 1999, p. 149-197.

6. Henri Bergson, « L'idée du lieu chez Aristote », André Robinet [dir.], *Mélanges. Idée du lieu chez Aristote et simultanéité. Correspondance. Pièces diverses. Documents*, Paris, Presses universitaires de France, 1972, p. 1-56.

7. Yi-Fu Tuan, *Espace et lieu. La perspective de l'expérience*, traduit de l'anglais par Céline Perez, Gollion (Suisse), Infolio, coll. « Archigraphy », 2006, 219 p.

de l'expérience, Yi-Fu Tuan situe l'espace mythique au-delà, celui-ci se construisant comme un prolongement par la pensée — puis, pourrions-nous ajouter, par le discours — de ce qui est vécu. L'espace dans son ensemble apparaît alors comme une matrice à laquelle viennent se greffer des lieux signifiants, qu'ils soient issus de l'expérience ou de la seule construction intellectuelle, ou des deux.

En se situant dans une perspective expérimentale de l'espace et de construction de la réalité, Yi-Fu Tuan suggère ainsi, de manière générale, que la culture affecte la perception — et donc, la visibilité, l'intensité et la permanence — d'un lieu. Ainsi, le lieu ne serait pas que le fait de représentations objectives, mais aussi celui de l'accumulation de perceptions variables en intensité : habité par le corps et la pensée, le lieu est ainsi multiple.

Dans son essai *Des romans-géographes*⁸, Marc Brosseau suggère quant à lui qu'il existe un rapport méthodologique à établir entre l'étude de la géographie et celle du roman. La forme complexe de ce dernier définirait différemment le lieu et l'espace, alors que la tension entre narration et description condenserait la problématique du lieu comme une somme de discours. Par le roman apparaît plus évidente encore que par d'autres formes l'idée que le lieu présuppose un univers et surtout, une cohérence : c'est par elle que se réalise le pacte de fiction, et que s'opère la simulation du réel en une construction faite de discours. Nous pouvons avancer, à partir de cette réflexion, que la notion d'horizon d'attente permet de définir la limite de ce qui est compréhensible et ainsi de poser une certaine frontière entre le « réel » et « l'imaginaire », tout en se rappelant que dans le contexte discursif du roman, tant le « réel » que « l'imaginaire » sont faits de mots, et par conséquent qu'ils s'appuient sur un pacte avec celui qui les reçoit et sur une cohérence posée par la forme du texte. Retenons au moins de cette proposition que le lieu implique une frontière, une limite et une cohérence pour arriver à « exister » dans un réel discursif.

8. Marc Brosseau, *Des romans-géographes*, Paris, L'Harmattan, 1996, 246 p.

Dans ses travaux sur le stéréotype⁹, Ruth Amossy a mis de l'avant l'idée que ce dernier est nécessaire à la connaissance : il permet d'imaginer ce qui n'est pas encore expérimenté, et ainsi de percevoir le monde dans une globalité. Forme fixe, le stéréotype change de sens dans le temps. Marqués dans le langage courant par une connotation péjorative, le stéréotype et l'idée reçue ne sont toutefois négatifs (et dommageables) que dans la mesure où ils représentent des valeurs désuètes (notamment dans le domaine social). Cependant, dans la plupart des cas, on les emploie sans s'en rendre compte, et sans qu'ils soient péjoratifs. Ils permettent de comprendre et d'associer des éléments du monde qui nous entoure, au-delà de notre simple expérience personnelle. Ils lient ainsi, dans la pensée occidentale, ce que Dorais distingue pour le domaine inuit entre le *qaujima*- et le *tusauma*-. Pour nous, les stéréotypes sont les vecteurs collectifs et synthétiques d'idées, de figures, de phénomènes.

Appliqué à l'idée de lieu, le principe du stéréotype permet d'envisager une « lecture » du réel au-delà de l'espace connu. Par extension, on peut avancer que tout lieu dont on sait qu'il existe sans l'avoir visité (et ils sont nombreux) n'existe que par le discours : ce qu'on en a lu, ce qu'on nous en a dit, ce qu'on en a vu. Le « stéréotype » de Paris, par exemple, précède l'expérience personnelle de sa visite : c'est « l'idée de Paris », toute discursive, qui peut susciter le désir de visiter cette ville. À bien y penser, comment pourrait-on désirer visiter un lieu qui nous est entièrement inconnu, sans d'abord l'appréhender par la pensée et le discours? L'expérience du lieu matériel permet de confirmer ou d'infirmier certaines caractéristiques du discours sur ce lieu, mais son « stéréotype » ou plus simplement, l'idée de ce lieu, assure, dans l'économie discursive, une certaine stabilité sémantique. Cette stabilité est nécessaire, puisque l'idée du lieu se compose d'une pluralité de discours (donc possiblement divergents) accumulée par le temps (donc possiblement variables). L'idée du lieu, tout comme le sens

9. Voir par exemple Ruth Amossy, *Les idées reçues. Sémiologie du stéréotype*, Paris, Nathan, coll. « Le texte à l'œuvre », 1991, 215 p. et *Stéréotypes et clichés. Langue, discours, société*, Paris, Nathan, coll. « Lettres et sciences sociales », 1997, 128 p.

du stéréotype, évolue dans le temps, au fil de l'accumulation et de la concurrence des discours, mais quelque chose en elle reste stable. Pour revenir à Paris, on peut constater que la matérialité de la ville change, tout comme « l'idée de Paris » évolue (peut-être plus lentement), mais le lieu « Paris », en tant qu'ensemble de signes, demeure.

Les lieux sont façonnés de discours; de plus, ils s'entourent d'un métadiscours qui les met en valeur et en spectacle : « Places today, écrit Bella Dicks, have become exhibitions of themselves¹⁰. » Par le biais de la patrimonialisation, de la muséographie, du tourisme et des médias sociaux, les lieux finissent par s'enrober d'une enveloppe discursive qui en oriente l'interprétation et en balise les possibilités. Sémaphore de visibilité, ce métadiscours réduit l'épaisseur discursive du lieu et la variété des points de vue le concernant, au profit d'une interprétation universellement compréhensible, parfois complexe mais pas trop, puisqu'elle doit demeurer toujours lisible. Cette interprétation métadiscursive (simplifiée et mise en valeur) permet de distinguer ce lieu par rapport aux autres par le biais d'une surexposition de certaines de ses caractéristiques, qui le définissent comme unique. Les études culturelles et médiatiques, les analyses de tourisme — qui identifient des nœuds discursifs sous la forme de pôles touristiques — mettent en évidence le besoin de « lisibilité » des lieux et les mécanismes de distinction en œuvre pour en valoriser certains au profit d'autres, que ce soit pour des motifs historiques, culturels ou économiques. Ces mécanismes fonctionnent par la sélection de paradigmes dominants pour un lieu, qui dégagent un métadiscours qui devient lui-même une représentation des caractéristiques de ce lieu. Ce métadiscours n'est pas nécessairement faux : il est basé sur le discours du lieu, duquel ont été choisies certaines valeurs dominantes. Il participe donc d'une

10. Bella Dicks, *Culture on Display. The Production of Contemporary Visibility*, Maidenhead, Open University Press, 2004, p. 1 : « Aujourd'hui, les lieux sont devenus des expositions d'eux-mêmes. » [nous traduisons]

« écologie du réel¹¹ » discursive, mais en synthétisant, à la manière d'un processus de lecture, en réduisant les possibles pour produire un sens cohérent, simplifié certes, qui puisse être repérable. L'attention se déplace alors de l'habitabilité du lieu (les discours de l'expérience du lieu) à la visibilité du lieu (un métadiscours qui condense, simplifie et synthétise les discours multiples de l'expérience du lieu). À la manière du stéréotype, ce métadiscours permet la pré-connaissance d'un lieu avant même l'expérience : d'où son importance pour le tourisme. Il permet « d'avoir une idée » d'un lieu avant de l'expérimenter.

Jeanne Garane¹² rappelle qu'un discours ne peut pas *reproduire* un lieu, mais qu'il le *construit*. Cette construction induit une hiérarchie, par des vecteurs de pouvoir (quels qu'ils soient) que relaient les couples d'opposition tels que dedans / dehors, local / extérieur, ici / là-bas, permanent / éphémère, etc. Nous constatons en fait que, plus complexe que la simple accumulation de ses descriptions, le lieu varie en fonction de plusieurs paradigmes, dont le temps (accumulation, changements, réinterprétations, expériences). Il peut également prendre des formes variées, voire se cristalliser dans une figure (Piaf et Paris), une forme artistique (le tango et Buenos Aires), un événement, un discours, etc. qui peuvent à leur tour l'orienter. Pour revenir à Garane, nous pouvons ainsi dire que le lieu porte nécessairement les traces des pouvoirs qui l'ont créé, qu'il exerce lui-même des pouvoirs et qu'il en subit tout à la fois. Par exemple, les notions de marginalité et de centre définissent un usage et un rapport au lieu, tout en induisant un rapport de pouvoir. Nous pourrions observer de tels jeux de force en termes de rapports sexuels, d'usages sociaux, de territoires linguistiques, etc. Le lieu crée,

11. Pierre Nepveu est à l'origine de cette expression, ici fertile pour comprendre le rapport entre l'existence matérielle et discursive des lieux (Pierre Nepveu, *L'écologie du réel. Mort et naissance de la littérature québécoise contemporaine*, Montréal, Boréal, coll. « Boréal compact », 1999, 241 p.).

12. Jeanne Garane, « Introduction. Discursive Geographies: an Overview », Jeanne Garane [dir.], *Géographies discursives. L'écriture de l'espace et du lieu français*, Amsterdam et New York, Editions Rodopi, 2005, p. 9-24.

reconduit, subit et exerce tout à la fois une forme contraignante de pouvoir qui varie selon les discours qui le forment et l'alimentent.

Benedict Anderson¹³, en étudiant le recensement, la carte et le musée, a lui aussi constaté que les représentations sont des instruments de pouvoir qui construisent, par le discours, le cadre dans lequel ils existent et qu'ils y exercent une force politique, force qui peut se poursuivre dans le temps au-delà de la période de domination des groupes qui les ont créés. Tous trois — carte, recensement et musée — imposent une division du monde qui définit des lieux et, à ce titre, ils peuvent être considérés comme des modes d'appréhension du monde qui façonnent notre conception de la réalité. En ce sens, ils s'inscrivent dans un registre proche du « stéréotype » par la précompréhension du monde qu'ils peuvent induire et par l'interprétation de ce dernier qu'ils proposent sans passer par l'expérience. En posant la question des instruments discursifs de pouvoir qui délimitent le lieu, Anderson suggère ainsi l'existence d'une « grammaire » des lieux qui en réglerait les rapports.

Dans son remarquable essai *Pyramiden*¹⁴, Kjartan Fløgstad retrace tour à tour l'existence (matérielle et discursive), la signification, les rapports de co-présence, ainsi que l'utopie de la ville minière de Pyramiden, au Svalbard — un lieu aujourd'hui abandonné (abandon qui est la source d'une multiplication des discours) et issu d'une idéologie déçue (le communisme soviétique) dont il est devenu, par effet successif de superposition et de disparition des discours, une sorte de « musée de l'utopie ». L'analyse de Fløgstad tout entière pourrait être décortiquée pour en tirer une méthode d'analyse des lieux discursifs, tant elle s'intéresse à de nombreux aspects qui façonnent, réinvestissent

13. Benedict Anderson, « 9. Recensement, carte, musée », *L'imaginaire national. Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, traduit de l'anglais par Pierre-Emmanuel Dauzat, Paris, Editions de la Découverte, 1996 [1983], p. 167-188.

14. Kjartan Fløgstad, *Pyramiden. Portrait d'une utopie abandonnée*, traduit du néo-norvégien par Céline Romand-Monnier, Arles, Actes Sud, 2009, 176 p.

et réaniment les lieux et rendent compréhensible leur double vie, réelle et symbolique. Selon lui, on a affaire avec Pyramiden à un « lieu volontairement extrêmement codé », dont l'existence réelle n'apparaît que dans la mesure où elle a été portée par l'idéologie et l'utopie.

Fløgstad commence son analyse par un patient travail de surface : toponymie, étymologie, pour en arriver à son projet de base, à partir de symboles et de signes simples et universels. Pour Pyramiden, il s'agit du trou (de la mine), de la rue, du bar, de la bibliothèque, d'une plante abandonnée, qui tour à tour définissent le lieu et l'impression de ce lieu, rappellent des peurs, des sentiments, des impressions et révèlent les codes de conduite du lieu. En élargissant sa perspective, il se demande ce qui menace ce lieu, abandonné mais toujours existant, nécessairement fragile dans sa matérialité et sa mémoire. Comment le lieu a-t-il établi ses frontières avec ce qui l'entoure? Comment est-il en rapport avec d'autres lieux, proches ou éloignés?

Selon l'auteur, la fermeture et l'état d'abandon de Pyramiden rappellent qu'un lieu n'a pas à être habité pour demeurer tel, à condition pour le moins que les codes d'habitabilité qui le régissaient puissent être déduits des traces (une fois encore, matérielles et discursives) qu'il nous a laissées. Celles-ci suggèrent que l'abandon d'un lieu constitue une nouvelle couche discursive sur ce dernier, qui l'anime et le ravive — et lui permet de se poursuivre dans le temps, même s'il a cessé d'être habité et même s'il disparaît matériellement. Matérialité du lieu (première), pratique du lieu habité (seconde), discours du lieu (continuel) : si elles s'interpénètrent, les différentes composantes du lieu n'apparaissent pas d'une manière continue ou interdépendante. Même sans la matérialité, sans l'habitabilité, le lieu peut continuer à se renouveler dans le discours, parfois même alimenté par la disparition de cette matérialité ou de son habitabilité.

Le fait que Pyramiden soit le lieu abandonné d'une utopie dépassée par l'idéologie qui la portait permet d'ajouter une nouvelle temporalité aux réseaux discursifs (isotopies et paradigmes) qui le rendent visible. L'utopie s'inscrit dans le futur, mais ici ce futur a été arrêté, alors que le

lieu qui portait l'utopie existe encore, mais a cessé d'être habité. Le cas est complexe, mais riche. Sa lecture demeure toutefois possible parce que ce lieu est lourdement codé et que son existence matérielle a été courte et géographiquement modeste.

L'essai de Fløgstad se veut une tentative d'épuisement du lieu par la poursuite de toutes les pistes qui le définissent : l'auteur est conscient qu'une telle démarche — à l'image de toute herméneutique — ne peut jamais être complétée et que son processus revient une fois encore à ajouter une couche discursive à ce lieu, qui a le mérite facile d'être nécessairement plus cohérente que les précédentes, puisqu'elle leur succède. En cela, une telle étude ne diffère pas tellement de toutes les lectures de lieu ou de discours : elle se veut la dernière de ses interprétations, tout comme la dernière de ses représentations, et elle ne conserve sa nouveauté que dans la mesure où elle n'est pas éconduite par une autre lecture qui la prendrait en compte et l'effacerait dans l'ensemble des discours subséquents. Ici encore, le principe d'accumulation et de concurrence des discours permet l'intégration et la réinterprétation des discours antérieurs. Pour nous, ce qui rend l'essai de Fløgstad fascinant, c'est que la séquence temporelle de *Pyramiden*, tendue vers le futur, semble déjouer le rôle du lecteur qu'il met en scène, voire le dépasser et le prévoir, par cette idée de « musée de l'utopie ». Ainsi, cet essai déblaie les voies d'accès au lieu discursif et matériel en en multipliant les pistes — et la richesse — possibles. Il rappelle la complexité de l'idée du lieu, et son importance dans notre conception du monde, connu par l'expérience et par le discours.